

ainsi pour les affections organiques, il pourra se faire que certaines productions antitoxiques n'apparaissent qu'à l'occasion de la maladie. On devra expérimentalement réaliser sur l'animal l'affection dont on prétend guérir l'homme, et les substances de défense retirées des organes malades pourront, inoculées à l'homme, combattre la maladie similaire à celle de l'animal qui vient d'être sacrifié.

Toute cette thérapeutique féconde est encore loin de nous. Nous guérissons très rarement les organes malades par l'apport des substances cellulaires contraires. Tout ce qui est en notre puissance, c'est la formation indirecte et incertaine de ces substances par l'action exercée sur le système nerveux. La thérapeutique par l'action psychique du médecin, par les agents physiques, voilà de ces médications qui ne périront pas. Quant à l'hygiène diététique et aux remèdes médicamenteux, ils devront toujours être compris et ordonnés de la manière qui permettra aux réactions nerveuses de défense de se préparer et de combiner leurs effets au mieux de l'intérêt du malade.

Dans les applications de la méthode, c'est toujours le principe d'Hippocrate qui nous servira de guide. Lors de l'évolution d'une maladie aiguë "il ne faut rien mouvoir ni innover, disait-il, avec des remèdes ou tout autre irritant. Laissez faire la nature." Nous laissons faire la nature, nous contentant de presser avec prudence la direction du mouvement favorable que la nature allait prendre. Il nous faut user, dans l'espèce, d'une circonspection qui ne se relâche pas. La molécule protoplasmique, forme élémentaire de la matière organisée, est en effet d'une délicatesse extrême, et toute agression thérapeutique non concertée sur un plan de réserve et de mesure, au lieu d'aider au relèvement des molécules désassemblées, risque de les abattre tout à fait.

Tout malade qui sort du cabinet du médecin, avant même d'avoir pris le remède, doit être remonté par un sentiment de réconfort et d'espoir. Si les paroles du médecin n'ont pas produit cet effet salutaire, ce n'est pas la maladie du patient qui est trop grave, c'est l'action morale du médecin qui a manqué de pénétration et d'adresse. Il faut rendre au malheureux confiance en soi ; à ce prix seulement il retirera de la médication l'efficacité totale qu'elle est susceptible de produire.

Si les consultations des hôpitaux n'assurent à ceux qui les fréquentent que des soulagements passagers et incertains, ces échecs tiennent maintes fois à la rapidité de l'examen, à la sécheresse de cœur qui fait tendre d'une main indifférente l'ordonnance au pauvre diable. Il attend, avec une telle expression d'angoisse, le mot d'encouragement et de bonté qui ne vient pas. Le médecin qui n'attache pas un sentiment d'émotion et de pitié à la pratique de son art, perdra, du fait de cette incapacité ou de cet

oubli, les fruits les plus sûrs de son instruction et de sa peine.

La bonté du médecin, ses paroles compatissantes exercent des effets stimulants et curateurs. Le système nerveux du malade, favorablement impressionné, traduit cette excitation légère par un accroissement probable dans la production de l'énergie nerveuse. Celle-ci, allant actionner les organes en souffrance, y rétablit les fonctions troublées, s'efforce de réaliser des restaurations cellulaires. Sans doute, dès qu'une maladie organique est en jeu, l'amélioration n'est jamais que temporaire. Le malade n'en a pas moins traversé une période d'atténuation à la faveur de laquelle a glissé dans son âme quelque espoir fugitif d'une guérison, quand même possible.

On s'étonne de voir les pauvres affligés de tuberculose et de cancer, de maladies incurables, changer si souvent de médecin, s'adresser à des empiriques, invoquer les secours de l'au delà. Toutes ces allées et venues, ces supplications et ces prières n'ont pour but que d'alimenter cette flamme de l'espérance. Une fois éteinte, c'en est fait de la lutte. Le mal à pris définitivement le dessus et la résignation inerte du patient laisse creuser, sans tentative de résistance, les dernières tranchées qui assureront la reddition prochaine de la place.

A notre époque d'utilitarisme, de machinisme, de raison ergoteuse et étroite, il n'est point mauvais d'établir que, au point de vue scientifique, le cœur et le sentiment ont gardé leur place. Les malheureux couchés sur le lit d'hôpital, bousculés par les soins hâtifs et impatients des infirmières, en savent quelque chose. Il n'y a qu'à voir leurs pauvres figures ravagées où toute expression suppliante s'est effacée, dans la certitude où ils sont qu'aucune main secourable se tendra vers eux. Bientôt, les râles d'agonie encombreront leur gorge et ils se verront mourir au milieu de l'indifférence de tous et dans le bruit non interrompu des conversations particulières.

En ce qui est de l'action psychique du médecin et de la bonté envers les malades, notre époque positive et sèche marque un recul.

Un des inconvénients qui rabaisent la valeur de la spécialisation à outrance est le voile dont pareille méthode couvre les réactions réciproques des phénomènes. Tout un champ de l'organisme se trouve obscurci par l'abus de la méthode. Un tel soignera l'estomac sans se soucier du système nerveux, tel autre l'utérus, le cœur, le rein ; aucun ne se dira que ces organes appartiennent à des natures vivantes et de sensibilité diverse. Au XVIII^e siècle, J.-J. Rousseau agissait ainsi pour l'homme. Il l'isolait de son milieu, le transformait en entité abstraite. Nombre de méthodes thérapeutiques modernes sont inspirées d'une pareille formule. L'antisepsie sto-